

A close-up photograph of a person's face, focusing on the eye and nose. The face is covered in vibrant red and blue body paint, which is smeared and textured. The person has light green eyes and pink lips.

Jenni Fagan **La sauvage**

Métailié



Jenni Fagan
La sauvage

A nais s'est violemment débattue pour échapper à la police. Sa jupe est tachée de sang, mais tout ce dont elle se souvient c'est d'un écureuil.

Elle est conduite au *Panopticon*, un centre pour adolescents difficiles, où elle rencontre d'autres gamins. Isla l'anorexique, séropositive et mère de jumeaux, qui pratique l'automutilation et Tash qui l'aime, et se prostitue pour gagner l'argent de l'appartement où elles vivront ensemble. Les garçons sont tout aussi perdus et perturbés, le quotidien oscille entre fugue et défonce. Tous sont des enfants abandonnés, ou pire, par tous les adultes qu'ils ont rencontrés. Les travailleurs sociaux qui les surveillent sont dépassés ou indifférents.

Trimbalée de foyers en familles d'accueil depuis sa naissance, Anais a l'impression d'être un sujet de laboratoire prisonnier d'une expérimentation. Elle décide de mettre fin à l'expérience et de reprendre sa liberté. Elle a quinze ans, elle est intelligente, belle et insoumise.

Dans un style rapide, brillant, plein de l'énergie de ses personnages, Jenni Fagan nous communique sa tendresse pour cette héroïne touchante et vitale autour de laquelle elle construit son roman.

Jenni FAGAN est née en Écosse en 1977 et vit à Édimbourg. Diplômée de l'Université de Greenwich, elle a publié de la poésie et gagné des prix. Elle travaille comme écrivain en résidence dans des hôpitaux et des prisons. Ce livre est son premier roman.



© Jenni Fagan

Jenni FAGAN

LA SAUVAGE

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Céline Schwaller*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Titre original: *The Panopticon*

© Jenni Fagan, 2012

Tous droits réservés

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN : 978-2-86424-907-8

Pour Joe et Boo

*Sometimes I feel like a motherless child.**

Chanson folklorique traditionnelle américaine
datant des années 1870, époque à laquelle il était
fréquent de retirer aux esclaves leurs enfants
afin de les vendre.

*When liberty comes with hands dabbled in blood
it is hard to shake hands with her.***

Oscar Wilde

* Parfois, je me sens comme un enfant privé de sa mère. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

** Quand la liberté arrive avec des mains tachées de sang, il est difficile de lui serrer la main.

Je suis une expérience. Je l'ai toujours été. C'est une évidence, un espace de liberté, un fait. Ils m'observent. Pas seulement à l'école ou pendant les bilans des services sociaux, au tribunal ou pendant les gardes à vue – ils m'observent partout. Ils m'observent quand je fais le cochon pendu à la plus longue branche du chêne; je peux faire ça pendant des heures, à simplement regarder passer les anges. Ils m'observent quand je fixe la lune jusqu'à ce qu'elle détourne les yeux. Je ne suis pas intimidée par son effroyable calvitie. Ils sont là quand je me bats, et quand je baise, et quand je me branle. Quand je grave mon nom sur les arbres, et quand j'évite de marcher sur les fissures. Ils sont là quand je fixe trop longtemps ou trop ouvertement, sans broncher. Ils m'observent quand je chante, quand je pars en virée, et quand je déclenche une mutinerie grâce à une minuscule étincelle; ils m'observent même quand je suis dans mon bain. Je garde les yeux ouverts sous l'eau, ne laissant dépasser que mon nez et ma bouche pour pouvoir faire des ronds de fumée – mon record est dix-sept d'affilée. Ils m'observent lorsque je refuse de pleurer. Ils m'observent quand je suis couchée comme un ange, cachant mes pieds sales. Ils m'observent, je le sais, et je n'arrive plus à trouver d'endroits – où ils ne voient pas.

C'est une voiture banalisée. Vitres teintées, désodorisant à la vanille. Les menottes me font mal aux poignets mais ne sont pas assez serrées pour laisser des marques dessus – ils sont trop malins pour ça. Le policier me dévisage dans le rétroviseur. Ce village se résume à des dos d'ânes, une rivière, et des maisons avec des volets affaissés comme des paupières tombantes. Les champs sont étranges. Trop longs. Trop larges. Le ciel est immense.

Je devrais être en train de jouer au jeu de l'anniversaire, mais je peux pas, pas tant qu'il y aura des témoins. Le jeu de l'anniversaire doit se jouer en secret – ou ceux de l'expérience le découvriront. Ce que je dois faire pour le moment, c'est retenir le nombre collé à l'intérieur de la vitre arrière. C'est 75999.43. Je ferme les yeux et le répète plusieurs fois dans ma tête. J'ouvre les yeux et j'ai tout juste du premier coup.

La voiture traverse un ancien petit pont de pierre et j'ai envie de sauter, dans la rivière – l'eau n'est qu'un flot de tourbillons bruns mais je me sentirais quand même plus propre après. Une fois, j'ai dormi dans la forêt pendant dix jours, c'était bien ; pas un chat, la plupart du temps. Peut-être un pédo sur le sentier de la guerre à l'occasion, alors fallait que je fasse gaffe, mais quand c'était tranquille, je me baignais dans les rapides. Je lavais ma culotte et mon t-shirt dans le courant tous les matins – et après je les mettais à sécher sur des rochers pendant que je me faisais bronzer.

Je pourrais vivre comme ça. Pas de stress. Pas de fenêtres ni de portes. Ça devait être l'été indien cette année-là parce qu'il faisait encore bon, même en septembre. J'avais douze ans et j'étais dans la merde mais pas autant que maintenant.

La policière pose la main sur mon bras. Elle a déjà eu affaire à moi. Elle voit pas que mes ongles s'enfoncent à l'intérieur de mon poing. Je l'avais même pas remarqué avant d'ouvrir les doigts et de voir des demi-lunes rouges sur ma paume.

Je déteste. Son visage à elle. Les poils épais dans son cou à lui. Je déteste la façon dont le policier tourne le volant. Mais le pire, c'est ce bled paumé. Pas moyen de s'échapper. Les menottes tintent quand je lisse la jupe de mon uniforme scolaire – elle est couverte de taches de sang.

On longe un immense mur de pierre, jusqu'à une entrée encadrée par deux hautes colonnes. Sur la première, il y a une gargouille – quelqu'un lui a enfoncé une clope dans l'oreille. Je lève les yeux vers l'autre, et un chat ailé y est tapi.

Mon cœur se met à battre, et c'est pas à cause de ce qui m'attend là-bas au bout du chemin, ni des trois nuits sans dormir pendant la garde à vue. Ce n'est pas le policier qui me regarde avec un petit sourire narquois dans son rétroviseur. C'est un chat ailé – avec un œil rouge et un sourire terrible.

Je me retourne pour le regarder. C'est ce que le moine m'a envoyé, dessiné sur un morceau de carton qu'il avait déchiré d'une boîte de céréales. Un chat ailé, au crayon – sans explication. Il l'a envoyé de chez les fous. Helen va m'y emmener pour que je le rencontre, dès qu'elle reviendra.

Je l'examine. Un vrai chat ailé en pierre! Il est hallucinant. Ses ailes feraient deux mètres d'envergure s'il les déployait, et du lichen jaune forme une fourrure sur ses épaules. Je le dessinerai, plus tard, à côté de mon chaton ailé à deux têtes et d'une bande d'escargots sous acide – qui ont des chapeaux hauts-de-forme, des yeux en spirale et des putains-de-dents-en-escalier.

Un panneau indiquant "*Le Panopticon*" est niché dans des arbres où pendent des marrons. Une voûte de feuillage laisse filtrer une lumière pommelée sur la route, elle clignote sur mon visage, et dans la vitre de la voiture mes yeux s'illuminent d'un éclat ambré, puis redeviennent ternes.

Le *Panopticon* apparaît vaguement sous la forme d'un gros croissant au bout d'une longue allée. Il comporte quatre étages, deux tourelles de chaque côté et une pointe au milieu – ce doit être l'endroit où se trouve la tour de surveillance.

– Ils n'auront pas peur de toi là-bas, dit la policière.

Elle détache la chaîne qui relie sa ceinture à mes menottes. Je me gratte sous ma queue de cheval, puis la jambe. J'ai une de ces démangeaisons baladeuses qui refusent de se fixer.

On entend des chants d'oiseaux. Une odeur d'herbe humide filtre par la fenêtre – écorce gonflée de pluie, paillis, automne, une vague odeur de feu de bois. La voiture sort de la voûte de feuillage et retrouve soudain la lumière crue du soleil ; le policier baisse son pare-soleil d'un geste brusque mais c'est pas la peine, des nuages déboulent déjà depuis derrière les collines. Un léger crachin scintille dans le soleil. Il y aura un arc-en-ciel après.

Des dossiers au nom de *A. Hendricks: section 14 (372.1)* sont empilés sur le siège avant. Maintenant, c'est les genoux qui me grattent. C'est bizarre, les genoux, des bouts d'os nouveaux. La voiture s'arrête devant un panneau indiquant l'entrée principale à côté de six autres voitures pourries et d'un minibus portant l'insigne des *Services sociaux du Midlothian* sur son flanc. Je peux pas blairer de voyager dans ces trucs-là.

Les fenêtres du troisième étage sont ouvertes mais d'une vingtaine de centimètres seulement – elles doivent être équipées d'une sécurité pour pas qu'il y ait des gens qui sautent. Trois filles en dépassent, même si elles ne peuvent sortir que la tête et les bras. Elles fument toutes les trois, et rigolent entre elles.

Au dernier étage, les fenêtres sont munies de barreaux et condamnées par des planches. Je parie qu'il y a déjà des pétitions pour faire fermer cet endroit ; il doit y avoir des gens du village qui écrivent des lettres à leurs députés. M. Masters a raison. Il nous a tout expliqué sur ce sujet en histoire : les communautés aiment pas les moins que rien.

M. Masters disait qu'avant, quand une femme avait pas de mari ni de famille mais qu'elle arrivait quand même à se débrouiller, les gens aimaient pas ça. S'il y avait pas de figure autoritaire masculine pour dire que c'était une sainte, alors ils pensaient qu'elle était faible et tentée par le diable. Condamnée à être mauvaise. Ou alors si ses cultures donnaient bien, mieux que celles de ses voisins, ou si elle se laissait pas marcher sur les pieds ? Putain de sorcière. Fallait lui flanquer des pieux dans le corps et des taloches dans la gueule, lui arracher les ongles et la brûler sur la place publique devant toute la ville.

Mes chaussures sont minuscules à côté de celles de la policière, et mon cœur bat trop vite. Je commence à rétrécir, rétrécir, rétrécir, encore ! Ça me saoule, putain. Tout s'éloigne à la vitesse de la lumière – le policier, la voiture, même le soleil blanc – jusqu'à ce qu'il ne me reste plus qu'un trou minuscule pour retourner son regard au policier. Il est en train de dire quelque chose. Ses lèvres bougent.

J'enfonçe à nouveau mes ongles dans mes paumes.

– Ouais, ils vont te foutre là-haut, au quatrième étage, direct, Anaïs.

Va te faire foutre, tête de nœud. Arrête de me regarder. Faut juste que je respire, jusqu'à ce que j'arrête de rétrécir. Et ça va s'arrêter. Il le faut. Les nanas tendent le cou par leurs fenêtres, pour essayer de m'apercevoir. Elles doivent déjà savoir – pour les mutineries, le deal, les incendies, les bagarres. Elles doivent savoir qu'il y a une keuf dans le coma.

À la fenêtre du milieu, la brune rigole. Elle a une moustache recourbée dessinée au-dessus de la lèvre supérieure. À côté d'elle, il y a une petite blonde avec une coupe de lutin. Elle laisse couler un long filet de salive, mais il est encore relié à sa bouche. La nana du bout porte une casquette de baseball.

Un lacet de chaussure pend au barreau de la fenêtre de la blonde, mais y a pas de clope attachée au bout – seulement un nœud vide. Moustache en spirale la fume. On fait ça dans tous les foyers. On attache des lacets aux fenêtres, pour

pouvoir faire passer sa clope, ou son joint, ou n'importe quoi le long de la façade après l'extinction des feux.

– Ouais, c'est pas toi qui vas faire ta loi, ici! déclare le policier.

Mise au point sur son visage. Ça aidera à tenir le rétrécissement à l'écart. Il a les yeux verts, le nez de travers, et les poils qu'il a dans le cou et sur les bras sont tellement épais qu'on dirait une putain de fourrure. Tu me fous la gerbe, tête de nœud. Il prend son pied. Ils voulaient qu'on me vire de la ville et de leurs postes de police, pour combien de temps? Ils pensent qu'en me mettant assez loin je pourrai plus avoir de problèmes. Ouais. D'accord. Mais y a toujours les bus, têtes de cons, je suis pas encore sous les verrous.

Le policier me regarde dans son rétroviseur. Il m'a foutu une méga baffé hier. El debilos gravos, je l'appelle, quelle tronche de gland celui-là.

– Souris, Anaïs, c'est un vrai château, cette baraque!

Il montre le foyer. On dirait une prison. C'en était une, autrefois. Et un asile de fous. Il a un autre petit sourire narquois. Dommage que ça ne soit pas *lui* qui soit dans le coma, putain.

Les flics pigent pas – on compare nos notes comme eux. On sait s'il y a un psychopathe dans un foyer, ou un vrai salopard de keuf qui te tabasse toujours au poste. On sait si quelqu'un s'est fait planter, ou s'est pendu, qui fait le trottoir, ou quels sont les pédos en ville capables de t'enfermer dans leur appart et d'organiser des tournantes jusqu'à ce que t'acceptes de faire des passes. On envoie des mails, on amorce des légendes – on crée des mythes. C'est pareil en taule ou à l'asile: notoriété égale respect. Genre, si t'as été dans un foyer avec un vrai psychopathe et qu'il dit que t'étais cool? Alors tu seras un peu plus en sécurité dans le prochain. Si c'est un vrai barge qui s'est porté garant pour toi, on te fera encore moins chier. J'ai pas de souci à me faire pour ce genre de truc. C'est *moi* la vraie barge.

On s'entraîne seulement pour la vraie prison. Personne en parle, mais c'est statistique. Ça ou le trottoir. On le fait

déjà pour la plupart, de toute façon – mais pas tous. Certains finissent en HP. D'autres disparaissent, tout simplement.

Le policier détache sa ceinture et vérifie s'il y a rien à tirer sur le tableau de bord.

– C'est parti.

Il ouvre sa portière. Une des filles siffle, un sifflement long et grave.

– C'est fini, oui ?

Il lève les yeux, furieux.

– C'est pas toi que je sifflais, mon pote, dit-elle.

La fille à la casquette de baseball crache.

– Te fais pas d'illusions, c'était pour la poupée !

Elles ricanent encore quand il enfonce son képi et ouvre ma portière. Le policier m'aide à me relever, main sur la tête, me fait faire demi-tour, met l'alarme de la voiture.

La blonde laisse tomber sa longue bulle de salive. Les flics m'escortent, un de chaque côté. Je garde les épaules en arrière, le regard égal – presque serein. Je marche pas en crânant, juste avec assurance. Quand on arrive à la porte principale, je lève les yeux et elle passe entre nous : l'étincelle, elle est aussi forte que le soleil et deux fois plus brillante. Elles la sentent en moi. Elle peut déclencher une mutinerie en quelques secondes, cette étincelle. Elle pourrait facilement tuer un homme.

J'adresse aux nanas mon plus charmant sourire et je soulève un chapeau imaginaire en guise de bonjour.

– Mesdemoiselles !

La blonde me sourit. Le policier me prend par le coude et me conduit sous le porche où elles peuvent pas me voir, il sonne et je tape des pieds légèrement, une fois, deux fois. Je sais déjà ce que ça va sentir à l'intérieur. Javel. Produits de nettoyage. Tapis moisis. Merde bon marché. Tous les foyers sentent pareil.

Il y a des fils électriques dans les fenêtres de devant mais pas dans celles des côtés. Elles seront plus faciles à fracasser. J'essaie de respirer calmement mais je veux qu'on m'enlève ces putains de menottes, j'ai mal au cou, et en plus je crève

de faim. Je veux un milkshake et un burger végétarien au fromage.

Le policier sonne une nouvelle fois. J'ai le cœur qui bat. C'est maintenant la cinquante-huitième putain de fois que je déménage mais chaque fois que je franchis une nouvelle porte, je me sens exactement pareille – j'ai deux ans et je suis prête à mordre.

Dedans, pas de cloison. Nulle part où se cacher. Ça craint. La responsable arrive vers nous en se dandinant; elle a une coupe au bol lustrée, des chaussettes à rayures, des chaussures rouges sans talons et une broche en forme de coccinelle épinglée sur son gilet de laine.

– Bonjour, bonjour, tu dois être Anaïs. Entrez, messieurs-dames, je vous en prie, entrez. Vous vous êtes perdus? demande-t-elle en nous faisant franchir la porte.

– Non, on arrive plus tard que prévu, désolés. On voulait pas retarder le transfert d'Anaïs, mais on a pas eu le choix, répond le policier.

Il sourit et retire son képi. Quel putain d'hypocrite!

– Nous pensions qu'Anaïs devait arriver hier, reprend la responsable.

Elle tchathe avec les flics et je traîne derrière eux, je me retourne une fois, deux fois, regardant le moindre détail – c'est important de savoir où se trouvent les choses. Comme ça, personne peut arriver par surprise derrière toi.

Ce bâtiment est une grande courbe, en forme de C, et le long de la courbe au dernier étage il y a six portes noires fermées à clé. Les deux étages du dessous comportent six autres portes identiques à chaque niveau, mais elles sont peintes en blanc, et aucune n'est fermée. J'ai entendu dire qu'ils fermaient pas les portes ici, sauf après l'extinction des feux. Ouais, c'est censé être bien pour nous. Bien comment? Même d'en bas on aperçoit des morceaux d'affiches dans les chambres, un gamin assis sur un lit, et un autre en train de mettre ses chaussettes.

Chacune de ces chambres était autrefois une cellule. Enchâssés dans chaque encadrement de porte on voit des

petits cercles noirs aux endroits où on a scié les barreaux. Je me demande pourquoi on gardait les cinglés dans des cellules. Je suppose que c'était pour que chaque interné ne puisse voir que la tour de surveillance, qu'il puisse pas voir ses voisins. Diviser pour mieux régner.

Des gamins commencent à sortir de leurs chambres et à regarder en bas. Je les compte du coin de l'œil – un, deux, trois, quatre, cinq. Un garçon frisé avec des lunettes se met à donner des coups de pied dans le balcon en plexiglas devant sa porte. Je lève pas les yeux. On aura le temps pour toutes ces conneries de gentils bonjour-et-ravie-de-vous-rencontrer plus tard.

En plein milieu du grand c, aussi haute que le dernier étage, il y a la tour de surveillance. Je lève les yeux. Il y a une fenêtre panoramique qui fait tout le tour au sommet et si on voit rien à travers la vitre, celui – ou ce qui – se trouve là-haut, lui, peut voir à l'extérieur. Depuis la tour, on peut voir l'intérieur de chaque chambre, chaque étage, chaque salle de bains. Partout.

Cet endroit sent l'expérience à plein nez.

Une fois, mon assistante sociale a dit qu'ils voulaient construire tous les HP et les prisons comme ce centre. Et cette perspective la réjouissait, je l'ai vu. Helen se prend pour une libérale, mais en fait c'est une vraie salope.

Le rez-de-chaussée se résume à une vaste salle sans cloisons, il y a un salon à droite de la porte principale, et en face quatre tables forment un coin repas dans l'angle. Trois portes permettent de sortir de la pièce principale, sans doute pour accéder à la buanderie, aux salles de visite, peut-être à une salle de jeux – si c'est bien une table de billard que j'aperçois là-bas ! Il y a une télé fixée au mur pour que personne puisse la piquer. Le lecteur DVD doit être dans le bureau, même raison.

Tout a été peint couleur magnolia et tout sent le désodorisant pourri, la fumée de clope froide, la sueur et la pauvre soupe dégueulasse.